

Plus tôt encore que son frère, Scholastique s'était consacré à Dieu dès son enfance ; en devenant religieuse elle avait préparé une patronne et un modèle à l'innombrable famille des vierges qui devait reconnaître, adopter et suivre les lois de son frère. Elle le rejoignit au mont Cassin et se fixa dans un monastère au fond d'une vallée, tout proche de la sainte Montagne.

Benoît la dirigeait de loin ; mais ils ne se voyaient qu'une fois par an, en un lieu qu'on a longtemps vénéré, non loin du monastère, sur le flanc de la montagne. C'est là qu'eut lieu leur dernière rencontre. Ils avaient passé le jour en pieux entretiens. Vers le soir, Scholastique dit à son frère :

— Je t'en prie, ne me quitte pas cette nuit afin que nous puissions parler des joies du ciel jusqu'à demain matin.

— Que dis-tu là, ma sœur, répondit Benoît ; à aucun prix, je ne puis demeurer hors du monastère.

Sur le refus de son frère, Scholastique mit sa tête entre ses mains jointes et pria Dieu en versant des torrents de larmes.

Le temps était fort serein et il n'y avait pas le moindre nuage en l'air. A peine se fut-elle relevée qu'un orage violent éclata ; la pluie, la foudre, les éclairs furent tels que Benoît ni aucun des frères ne purent mettre le pied hors du toit qui les abritait. Alors il dit à Scholastique :

— Que Dieu te pardonne, ma sœur, mais qu'as-tu fait ?

— Eh bien, oui, lui répondit-elle, je t'ai prié et tu ne m'as pas écoutée, alors j'ai prié Dieu et il m'écoute ; sors maintenant si tu peux, et renvoie-moi, pour remonter à ton monastère.

Il se résigna bien malgré lui à rester et ils passèrent la nuit en conversations spirituelles. Au matin, ils se quittèrent pour ne plus se revoir.

Trois jours après, 10 février 543, Benoît étant à la fenêtre de sa cellule, eut une vision où il vit l'âme de sa sœur entrant dans le ciel sous la forme d'une colombe.

MONTALEMBERT.

--(Les Moines d'Occident.)

## Feuilleton

# GRAZIELLA

## LES EPREUVES D'UNE ORPHELINÉ

PAR

Mme LOUISA LABROCCO

(Suite.)

### Chapitre III

Ce fut donc au commencement du printemps que la baronne de Mirville quitta la ville avec son fils. Elle avait choisi, pour y passer l'été, l'antique château de famille qui avait nom le *Chant des Oiseaux*.

Paul était né au *Chant des Oiseaux* ; il y avait passé la plus grande partie de son enfance. Quel cœur ne tressaille encore au souvenir des années de sa jeunesse ? L'âge et les circonstances peuvent modifier complètement les goûts, mais en revoyant le lieu de sa naissance, toujours l'homme éprouvera un sentiment d'affectueux regret pour le passé. Ce sentiment ne fit pas défaut à Paul.

Lorsque l'été eut paré la nature de toutes ses splendeurs, notre jeune homme était guéri ou à peu près. Souvent il se promenait, appuyé sur le bras de sa mère, dans les champs, les allées et les bois qui environnaient le *Chant des Oiseaux*. Il goûtait tous les charmes de la solitude, et remerciait sa mère de l'avoir arraché aux plaisirs faux de la ville ; mais cependant il y avait en lui *quelque chose*, un souvenir pénible qui, de jour en jour, se rendait plus maître de Paul et l'absorbait tout entier.

Pourquoi donc Paul se sentait-il actuellement si seul au monde, tout en n'éprouvant aucun désir de se lancer de nouveau dans le tourbillon mondain de ses amis ? Pourquoi semblait-il chercher autour de lui quelqu'un, avec qui s'entretenir de ce qui se passait dans son cœur ; quelqu'un d'autre que sa mère ? Et sous quelle forme rêvait-il ce quelqu'un, dont il

sentait le serrement de main, dont il voyait couler les larmes si douces ?

La voilà ! s'écria-t-il un jour, en s'arrêtant, dans une chambre peu fréquenté du château, devant un portrait de jeune fille : celui de Graziella. Voilà celle à qui je rêve, car c'est bien vous, sœur, qui me manquez ici... Oh ! je vous ai bien méconnue, je vous ai bien offensée, et pourtant vous semblez me sourire, et me pardonner... Hélas ! où êtes-vous actuellement ?... Dans un cloître, où vous n'entendez et ne voyez plus que les misères de l'humanité souffrante ; où vous devez faire le sacrifice de votre beauté, de votre jeunesse, des riches parures, des bijoux et des fleurs qui vous seyaient si bien ; pour ne plus songer qu'aux malheureux. Oh ! revenez, Graziella, revenez au milieu de nous !...

Paul aimait de nouveau Graziella comme il l'avait aimée jadis. Elle, lui et le château étaient unis dans son cœur par le souvenir d'une heureuse et riante enfance, et lorsque le jeune homme avait revu les lieux où s'était écoulée cette enfance, sa pensée s'était naturellement reportée vers celle qui avait été l'âme de ses joies et de ses plaisirs.

Voilà comment il passait quelquefois des heures, assis au bord de la rivière où, enfant, elle venait s'asseoir et se plaisait à voir l'onde se jouer sur ses pieds nus. Voilà comment il errait sur la terrasse du château, d'où elle avait si souvent admiré les derniers rayons du soleil couchant. Voilà comment enfin on eût pu le voir s'arrêter et demeurer immobile devant les fleurs qu'elle se plaisait à cultiver, l'été précédent ; comment un profond soupir s'échappait de sa poitrine, alors qu'il passait devant le chêne dont l'écorce portait son nom gravé par elle-même. Elle—toujours elle !

La mère suivait ces rêveries d'un oeil inquiet, mais elle attribuait la cause aux suites de la maladie du jeune homme, et à un affaiblissement naturel. Elle s'efforçait de le distraire, de l'égayer, mais c'était en vain.

— Ce qu'il me manque ?... s'écriait-il un jour en s'adressant à la baronne. Mère, l'an dernier, il y